Émile dans le monde, ou l'**Homme singulier**, roman d'Auguste Lafontaine, traduit ou plutôt imité de l'allemand (Paris, 1801, 2 vol.) Cet ouvrage passe pour être la meilleure production du romancier allemand; ce sera d'ailleurs la seule dont s'occupera notre dictionnaire. On saura pourquoi quand on aura lu les observations suivantes, dues à M. Parisot : « ..... Le fait grave, celui qui reste, c'est que Aug. Lafontaine, aujourd'hui, ne saurait avoir de succès; et le fait corrélatif, certain, prouvé, c'est qu'il en avait jadis. Ceci posé, laquelle des deux époques a raison? A notre avis, et sans aucun doute, dussions-nous passer pour tranchant, c'est l'époque actuelle. Lafontaine a de la sensibilité, assez de grâce, quelque imagination, et surtout de la facilité. Trois ou quatre de ses aquarelles, prises au hasard, ont chance de plaire, parce qu'on ne les a point vues encore et qu'on n'a rien vu de pareil; mais, lors même qu'on les goûte, elles ne peuvent ni captiver, ni ravir. Sa touche est molle, et d'une mollesse irrémédiable. Nous pourrions, certes, lui reprocher encore bien d'autres imperfections, bien d'autres vices graves, le manque d'unité, de dénoûment, de transition; mais tous ces reproches pâlissent devant celui de cette faiblesse indélébile, stigmate de la littérature facile; rien de haut, de grand, de grave, de profond, de vigoureux, de véritablement passionné, de cruellement ou de magnifiquement vrai. En général, il est moral et pur, non-seulement en ce qu'il n'approuve point le vice, mais encore en ce qu'il ne peint guère que des personnages vertueux. Mais est-ce là peindre les hommes?... Comment décrire et rendre, et surtout nuancer les caractères, les intérêts, les passions? Comment croiser les uns avec les autres les fils mobiles du cœur humain? comment les faire agir? et surtout, talent sublime du grand romancier, comment les faire parler? Lafontaine n'a point évité cet écueil, et il ne pouvait l'éviter en restant dans la condition de son talent. Il lui manquait, d'ailleurs, ce talent d'observation profonde qui caractérise les maîtres de l'art, surtout Lesage, et à l'aide duquel se saisissent de prime abord les différences qui établissent d'un homme à un homme plus de distance qu'il n'y en a de la terre au ciel, et qui amènent naturellement les situations et les événements. Il est vrai qu'il sème à profusion ces menus caractères qu'on a nommés portraits; mais ils se distinguent si peu les uns des autres, surtout dans des romans différents, que tous les traits se confondent, et que nous défions la mémoire la plus heureusement organisée d'en rien retenir de net au bout de six mois. Un second défaut très-grave de Lafontaine, c'est de revenir à tout instant sur des matières d'éducation, de façon que ses romans ont l'air souvent d'un traité de pédagogie, et, qui pis est, d'être bénignement empreints de plus des trois quarts des impraticables idées de l'*Emile.* »

Ce jugement nous dispense d'entrer dans les détails du roman, que l'on trouvait jadis tantôt singuliers, tantôt plaisants. Un écrivain parfaitement familiarisé avec la littérature allemande, Loëve-Veimare, a formulé cette opinion : « Doué d'une imagination riante et d'un esprit plein de douceur, Lafontaine s'est plu à répandre dans ses romans la morale aimable qu'il sut lui-même si bien mettre en pratique. On lui a reproché un excès de sensiblerie que ses imitateurs ont encore outré; mais il serait injuste de ne pas reconnaître la gaieté et l'originalité qui règnent dans plusieurs de ses ouvrages. Ses plus anciens romans sont des peintures achevées, dont les couleurs n'ont pas encore pâli auprès des productions si brillantes et quelquefois un peu bigarrées de Walter Scott et de son école. »

Émile, par M. Emile de Girardin (Paris, 1840). Disons tout d'abord que ce livre est une autobiographie. *Emile* est une plainte éloquente, un cri d'enfant perdu qui a fait, sans doute, tressaillir bien des entrailles de mère et s'ouvrir des bras jusqu'alors fermés; c'est un ardent plaidoyer, destiné à faire adopter et proclamer par tous cette vérité, que personne, il faut le dire, ne conteste en théorie : *Les enfants ne sont pas responsables des fautes de leur père ou du hasard de leur naissance. Emile* prétend que la société nie le mal pour n'avoir pas à le guérir; il montre comment, malgré les protestations qui s'élèvent de toutes parts contre ce préjugé qui proscrit le fils pour la honte de sa naissance, le fils naturel se voit repoussé de tous les emplois, refusé pour gendre par tous les pères de famille, rejeté, honni par les plus intelligents et les plus sages, et condamné à l'isolement pendant toute sa vie, pour une faute qui n'est pas la sienne. Telles sont les pensées qui constituent la partie morale de ce livre, dont il nous reste à raconter le drame. L'histoire d'Emile est simple et triste, plus féconde en douleurs qu'en événements. Emile est bâtard. Sa mère, femme au moins très-légère, a eu des relations adultères avec certain général. Emile, dont la naissance était un crime, fut emporté au fond d'un village par une nourrice mercenaire; plus tard, les lourdes portes du collége se refermèrent sur lui. Comment vivre sans être aimé, et comment être aimé, si l'on n'a pas de mère? Une mère aime son fils aveuglément; elle le prend tel qu'il est, avec ses défauts comme avec ses qualités; elle ne choisit pas, elle ne raisonne pas, elle aime. Celui-là seul est le véritable amour. Mais Emile n'a jamais éprouvé les douceurs d'une caresse, et il sent toute l'étendue de son malheur. Il n'a pas vingt ans, que déjà saigne à son cœur cette blessure incurable qu'on nomme l'expérience. Fatale sagesse! ses illusions n'ont pas été flétries, car, en vérité, elles n'ont point fleuri. Il sait ce que valent les hommes et les choses, et n'a foi en rien, ou du moins il n'a foi que dans l'amour des femmes; il a foi dans la seconde famille, celle qu'on se fait; il espère que l'amour, cet astre réchauffant, lui viendra de l'occident de sa vie, l'orient ayant été si sombre et si froid. Par bonheur, les femmes, quand elles sont jeunes, ont presque toutes dans le cœur quelques velléités de courage, ce qu'on appelle des idées romanesques. Une jeune fille s'apitoya sur l'horrible isolement d'Emile; elle crut l'aimer ou l'aima peut-être un moment. Alors ce fut fête dans l'âme de cet homme, véritable exilé du monde moral. Il arriva que, vers ce temps, en dépit d'avides collatéraux, Emile eut enfin place dans le cœur et sous le toit paternel. Le général reconnut son fils, mais il fallait que l'adoption fût sanctionnée par arrêt du tribunal; de cette condition dépendait le mariage d'Emile avec celle qu'il aimait. La cour rejeta la demande en s'appuyant sur la loi qui interdit la légitimation d'un fils adultérin. Emile mourut fou, et sa fiancée, devenue *femme raisonnable*, se maria. — Tel est ce livre, composé de chapitres sans liaisons, comme les fragments d'un cœur brisé. Nous avons eu déjà plusieurs fois, et particulièrement à l'article Antony, l'occasion de dire ce que nous pensons de ces sortes de mises en accusation de la société par les *Emile* et les *Antony*. Nous ne nous répéterons donc pas.

Émile du XIXe siècle (L'), par M. Alphonse Esquiros, député (1870). Ce livre n'est, pour ainsi dire, que l'*Emile* de Rousseau, rajeuni et approprié aux idées nouvelles des générations héritières des principes de 89, mais appuyé sur une autre base. L'ouvrage de Rousseau, appelé par le docteur Mayer la *Déclaration des droits de l'enfant*, et par Gœthe l'*Evangile naturel de l'éducation*, reposait sur ce principe, que « l'homme est un être naturellement bon, » et que l'éducation ordinaire le déprave en substituant à la rectitude originelle de la nature les vices contagieux de la société. » Sur ce principe, Rousseau établit « l'éducation négative comme la meilleure. Elle ne donne pas, dit-il, les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. » Isolant son élève de toute influence étrangère, il veut qu'il réinvente seul tout ce qui existe et refasse l'œuvre des siècles.

M. Esquiros, au contraire, veut que son Emile profite de l'expérience des âges, et le conduit partout où il peut apprendre, mais en lui laissant la liberté de son jugement, se contentant de le diriger, sans qu'il puisse s'en douter, vers le bien. Comme M. Michelet dans *Nos Fils*, ouvrage publié en même temps que l'*Emile*, ce qu'il préconise, c'est l'*action*. Tout en exigeant que son enfant ait une instruction complète, il veut en faire plutôt un homme qu'un savant. « Que chacun de nous, conclut-il avec Erasme, s'applique à faire de son fils un homme libre, et nous aurons coupé dans le vif la racine des maux qui affligent l'humanité. » Aussi, blâmant fortement nos établissements et notre système d'éducation, adopte-t-il la maxime des Anglais : « Vous voulez que votre enfant devienne de bonne heure un homme; traitez-le comme tel. » Ne lui mâchez pas la besogne; dites-lui : « Aide-toi, le professeur t'aidera. » Que Dieu nous délivre des pédants et des pédagogues; ce sont eux qui démoralisent la jeunesse.

De même que Rousseau, M. Esquiros ne veut pas qu'on parle de religion à l'enfant avant qu'il soit en âge de pouvoir bien comprendre l'essence des religions, et s'élève avec force contre la ridicule habitude adoptée en France de représenter Dieu aux enfants comme un croquemitaine prêt à les dévorer à la moindre faute. Pas plus de discipline religieuse que de discipline scolastique : « Le ton dogmatique de notre système d'enseignement tient, il faut le dire, au caractère tout entier de nos institutions sociales. Quand l'Eglise et l'Etat sont censés avoir pensé pour la nation, n'est-il point tout naturel qu'un certain ordre de connaissances autorisées s'impose de haut à l'esprit de l'enfance? Des mystères qui défient la raison humaine, des pratiques et des usages auxquels nul ne saurait rien changer, des décisions qui n'admettent point même l'examen et qui enchaînent à jamais l'intelligence, voilà pour l'enseignement religieux. En ce qui touche le reste, le langage de l'instituteur ne saurait être moins impératif. Salarié par l'Etat, n'est-il point l'écho des oracles du pouvoir? Je n'aurais rien à dire contre un si bel ordre de choses, s'il ne conduisait tout droit à la servitude morale? Sous cette discipline énervante, le travail de l'élève se réduit, ou peu s'en faut, à un simple exercice de mémoire. »

M. Esquiros blâme aussi, avec beaucoup de raison, les méthodes d'enseignement suivies pour les humanités. C'est à tort que les enfants commencent l'étude du latin et du grec avant d'avoir rien appris, rien observé par eux-mêmes. Il désire qu'avant d'aborder les langues mortes son Emile ait un peu vu le monde, que son intelligence se soit ouverte au contact de l'industrie et de l'histoire naturelle. Ayant déjà par lui-même quelques idées nettes, Emile sera mieux préparé à comprendre les idées d'autrui. Une autre cause contribue, selon M. Esquiros, à faire traîner en longueur les études classiques, c'est qu'on enseigne le latin et le grec aux élèves avant de leur avoir rien montré de la société romaine ou hellénique. La vue des statues, des peintures, des modèles de temples et de monuments publics ne donnera point à l'élève le moyen de comprendre Homère ni Virgile; mais le grec et le latin ne seraient plus tout à fait des langues mortes, si l'on avait le soin de les entourer des témoignages de la civilisation ancienne et de l'histoire des peuples qui les ont parlées.

Ce qu'il faut faire ressortir aux yeux de l'enfant, c'est moins la lettre que l'esprit de l'antiquité, et on doit lui prouver que, si nous n'avons pas plus de vertus, plus de caractères héroïques, plus de lumières, plus d'enthousiasme pour le beau, du moins les notions du juste et le respect du droit des autres se sont étendus chez nous et affermis. « Hommes, nous sommes moins étrangers que les Grecs et les Romains à tout ce qui touche l'humanité. »

Une fois son Emile virilement élevé au physique et au moral, M. Esquiros le fait voyager pour juger par comparaison les hommes et les choses; puis il couronne l'édifice de son éducation par ce qu'on pourrait appeler l'éducation politique. Sans lui imposer son opinion, il lui conseille encore l'action. « Les libertés ne se donnent pas, elles se conquièrent, non pas par la force, mais en se montrant meilleur et plus éclairé que les oppresseurs et en se dévouant. Le drapeau de la liberté ombrage sous ses plis tout ce qui a résisté, tout ce qui a souffert, tout ce qui a été brisé dans l'exercice d'un devoir; c'est par ce signe que sera obtenue la victoire. » Qu'importe l'épreuve, la prison? Elle apprend à être libre. « L'homme est impuissant à s'emparer de l'homme. Les murs de granit, les verrous, les sentinelles, vains obstacles! L'esprit rayonne par-dessus ces barrières. La volonté du captif défie la volonté de celui qui l'enchaîne; terrassé, il ne se rend pas, et, pour peu qu'il ait de son côté la justice, il domine son vainqueur. On a beau faire, sa pensée est invulnérable comme l'air. On peut garrotter les membres; atteignez donc la conscience! »

L'ouvrage de M. Esquiros est un bon livre et le livre d'un homme de bien et d'un penseur. Le seul reproche que certaines personnes pourront lui adresser, mais que, pour notre part, nous n'aurons pas le courage de lui faire, c'est que le père de son *Emile*, ancienne victime du 2 décembre, écoute trop souvent ses préoccupations politiques, et, par conséquent, mêle trop intimement la politique à la pédagogie. Il met sur le compte du système gouvernemental actuel tous les vices de notre éducation par l'Etat, et il semblerait qu'en changeant les agissements du pouvoir, on va améliorer l'enseignement. Les rancunes de M. Esquiros sont trop fondées pour que l'on ne fasse pas la part des préoccupations auxquelles il obéit, mais il pensera peut-être avec nous qu'il faut surtout commencer par réformer l'éducation, et que la réforme politique s'ensuivra naturellement. Si l'on veut détruire un édifice, c'est la base qu'il faut miner. Quant au style, il est de la bonne école, simple, précis, naturel, coulant, peut-être un peu trop surchargé de mots anglais, bien que la scène se passe en Angleterre; c'est, de la part de l'écrivain, ancien exilé lui-même, l'acquittement d'une dette d'hospitalité.

EMILI ou **EMILIO** (Paolo), en français *Paul Emile*, historien italien, né à Vérone, mort à Paris en 1529. Il habitait Rome lorsque, sa réputation de savoir étant venue jusqu'à Charles VIII, celui-ci le fit appeler à Paris et lui donna le titre d'orateur et de chroniqueur du roi avec une pension de 120 livres tournois. Emili conserva la même position sous Louis XII, qui l'engagea à entreprendre une histoire de France. Vers 1516, il publia en effet les quatre premiers livres de son ouvrage intitulé : *De rebus gestis Francorum* (Paris, in-fol.). Dans une seconde édition (1519), il donna deux autres livres, et il allait en terminer quatre autres lorsque la mort interrompit son travail. L'ouvrage entier, achevé par Zavarizzi, fut publié en 1539. On reproche à ce livre des amplifications et des discours à la manière de Tite-Live, des erreurs fort nombreuses et une partialité par trop visible pour les Italiens. Cependant, et tout défectueux qu'il est, cet ouvrage a été plus d'une fois réimprimé et traduit. Jean Renard en a donné une traduction française (Paris, 1581, in-fol.).

EMILIA (gens), maison patricienne de Rome, l'une des plus anciennes et à laquelle appartient la famille des Inamercus. Ses membres les plus illustres sont : Lepidus, Inamercus, Papus, Paulus (Paul-Emile), Scaurus.

Émilia, drame en cinq actes et en prose, de M. Alexandre Soumet, représenté à la Comédie-Française le 1er septembre 1827. Cette pièce présente, avant tout, un intérêt philosophique. Elle a prouvé que le talent le plus élevé et le plus pur n'est pas à l'abri des désastres que cause la molle interprétation d'un rôle mal compris. « C'est une pièce que M. Soumet a été, en quelque sorte, condamné à faire pour Mlle Mars, qui voulait, dit un critique de l'époque, à quelque prix que ce fût, jouer un rôle de folle. C'était donc bien plutôt d'elle que de la pièce qu'il fallait s'occuper. Aussi l'auteur, abandonnant son génie poétique, s'est-il jeté dans la prose et dans les effets exagérés du drame. M. Soumet a voulu se mettre à l'abri derrière Walter Scott, et il a choisi le roman du *Château de Kenilworth*, comme se prêtant le plus, par le rang des personnages, aux habitudes du premier théâtre français. Le calcul aurait été bon si ce roman n'eût été déjà et à deux reprises arrangé pour la scène, à la Porte-Saint-Martin d'abord, et ensuite à l'Opéra-Comique, sous le titre de *Leicester*. L'ouvrage donné à la Comédie-Française, pour venir plus tard, n'en est pas meilleur et ne dut pas avoir un plus grand succès. C'est donc toujours le mariage secret de Leicester, du favori d'Elisabeth, qui est le nœud de l'action. Ici seulement Amy Robsart, que l'on a appelée Emilia, devient folle et meurt, et l'on ne voit plus figurer Raleigh, que M. Scribe avait rendu si aimable et si spirituel. Ce sont les seules différences qui existent entre le drame lyrique de M. Scribe et le drame en prose de M. Soumet. Elles ne sont pas, tant s'en faut, à l'avantage de ce dernier.

Émilia Galotti, tragédie en cinq actes, de Lessing. Lorsqu'un ouvrage est le signal d'une révolution dans l'art, lorsqu'il est le dernier effort d'un système qui s'en va, lorsque toute une génération d'hommes s'est passionnée pour ou contre l'auteur, c'est que l'œuvre a une grande importance au point de vue de l'histoire du progrès de l'esprit humain. Emilia Galotti, dit Mme de Staël, est « la Virginie bourgeoise. » Voyons un peu comment elle sut mourir.

Le prince de Guastalla est amoureux de la fille d'un de ses officiers; les obstacles qui surgissent exaspèrent sa passion. Il apprend qu'Emilia part le même jour avec son fiancé, le noble comte Appiani, qui l'emmène dans ses terres, hors de l'Etat de Guastalla. Son désespoir éclate en présence d'un courtisan infâme, Marinelli. Celui-ci invente un stratagème. On confiera une mission au comte; s'il la refuse, un *accident* peut arriver. Appiani n'accepte pas la mission; l'*accident* se produit. Insulté par Marinelli, il provoque celui-ci, qui le tue. Emilia, enlevée, est transportée dans les appartements de la villa du prince. Sa mère la rejoint, et comprend enfin ce qui se passe. Elle s'accuse et se désole, elle dont la vanité était flattée des attentions du prince. Mais voici venir Odoardo Galotti. Il a abandonné secrètement son poste pour assister aux fiançailles de sa fille. Orsina, la maîtresse du prince, qu'il rencontre, lui apprend tout. Elle anime le père dans son désir de vengeance et lui prête un poignard dont elle voulait percer le prince. Odoardo va réclamer sa fille. Marinelli lui répond qu'un crime a été commis, qu'on informe et qu'en attendant Emilia sera tenue en garde, par faveur, chez le chancelier. Or la maison du chancelier est le théâtre des plaisirs du prince. Odoardo feint de tout ignorer, il demande à voir sa fille; il veut savoir si son enfant est complice du prince. Il trouve en elle une âme vaillante, mais qui a le sentiment de sa faiblesse; elle craint de succomber; elle se plaint qu'il n'y ait plus de père comme cet ancien qui, pour sauver sa fille de la honte, lui plongea dans le cœur la première arme qu'il trouva. « Eh bien, soit, ma fille, soit! » s'écrie Odoardo, et il la frappe du poignard d'Orsina. Le prince accourt : « Qu'y a-t-il, Emilia ne se trouve pas bien? — Très-bien, très-bien, » répond le père, et il jette le poignard aux pieds du prince. « Qu'on me mène en prison, dit-il. Je vous accepte pour juge, et ensuite je vous attends devant notre juge commun. » Odoardo est acquitté par le prince, fou de douleur.

Quoique ce dénoûment ne satisfasse guère, la pièce est belle, dramatique et puissante. Le style est simple, naturel, quelquefois un peu trivial avec intention, mais énergique. Les caractères, profondément médités, amènent d'une manière vraisemblable chaque progrès de l'action. Le type d'Odoardo est un chef-d'œuvre; le rude soldat n'a rien de déclamatoire, rien d'un fanatique d'honneur; il n'inspire que la compassion. Le prince est, comme tous les jeunes princes sans énergie, plein de désirs et habitué à satisfaire tous ses caprices. Marinelli est un Narcisse de bas étage. Le personnage d'Emilia seul est incomplet et faux dans quelques situations; dans son entrevue avec son père, elle a des idées qui choquent. « J'ai du sang, dit-elle, aussi chaud qu'une autre; mes sens sont aussi des sens. » C'est aller un peu loin. La pièce est belle, nous le répétons; elle eut longtemps des partisans; je n'en veux pour preuve que ces paroles de Gœthe, qui mérite créance en cette matière et qui a maintenu *Emilia* au répertoire de Weimar, malgré Schiller : « C'est une pièce qui témoigne d'une prodigieuse culture intellectuelle, au regard de laquelle nous sommes déjà presque retombés dans la barbarie. En tout temps, elle paraîtra nouvelle et sublime. » Lessing hésita longtemps avant de livrer sa pièce aux acteurs; lui qui produisait avec tant de rapidité les ouvrages

les plus divers, devenait inquiet et circonspect lorsqu'il s'agissait du théâtre. La pièce n'était pas encore achevée, que les comédiens l'étudiaient déjà. Enfin elle parut en 1771 devant la cour de Brunswick et réussit au delà des prévisions de Lessing. Mais bientôt la critique se déchaîna contre elle, et ses sévérités n'épargnèrent point l'auteur. L'ouvrage fut discuté dans tous les sens et dans les moindres détails, comme un de ces écrits sur lesquels nul ne peut rester indifférent. Ce qui découragea le plus Lessing, ce furent les lettres de Nicolaï et celles de Mme Kœnig, qu'il épousa quelque temps après. Celle-ci lui disait : « Jamais l'empereur n'a tant ri à une tragédie; » et Nicolaï lui montrait le peu d'effet des scènes sur lesquelles il comptait beaucoup. Puis la malveillance découvrit dans la pièce des attaques contre la cour; dans la maîtresse du prince on croyait reconnaître la marquise Branconi, maîtresse du duc. Lessing n'écrivit plus rien pour le théâtre. En somme, c'est un ouvrage original et le meilleur qu'il ait fait.

Plus d'une fois le sujet qui a servi à Lessing avait été traité. Mairet, en 1628, en avait fait une tragédie; Leclerc, en 1645; Campistron, en 1683, et La Beaumelle-Chabanon, en 1769, l'avaient repris à leur tour. Un Espagnol, en 1750, avait doté son pays d'une tragédie qui puisait son intérêt à la même source; Guiraud, en 1827, et Latour Saint-Ybars, en 1845, avaient cru pouvoir glaner dans le même champ. En Allemagne, on trouve pour la première fois cette histoire traitée par Hans Sachs.

Emilia Wyndham (2 vol. in-12, 1850). Ce roman, un des meilleurs du genre connu sous le nom de romans religieux ou romans anglais, a pour auteur une femme qui, sans se nommer jamais, s'est fait connaître par quelques autres productions distinguées, comme *Deux contes de vieillard* et *Mont-Sorel*.

Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'analyse de cet ouvrage, qui ne peut être compris qu'à la lecture. Disons seulement que, rompant avec le caractère général de la littérature religieuse de l'Angleterre, il n'a pas ce ton et cette couleur piétiste qui distinguent ce genre de productions chez nos voisins d'outre-Manche. L'idée d'un Dieu qui voit nos actions, le sentiment du devoir, d'une lutte continuelle pour le remplir, sont les seuls mobiles qui dirigent les actions de l'héroïne. Le caractère d'Emilia et celui de son mari sont vivants et très-naturels.

Un style net, vif, simple, d'une simplicité gracieuse, d'un naturel quelquefois un peu pâle mais toujours aimable et doux, une grande finesse d'analyse morale, une teinte d'honnêteté et de vertu sans affectation ni pédanterie, un récit attachant sans pruderie, mais sans licence, telles sont les qualités qui donnent à cet ouvrage son charme et son prix, et qui en expliquent le très-grand succès soit dans l'original, soit dans les traductions.

EMILIANI (le bienheureux Jérôme), fondateur d'ordre, né à Venise en 1481, mort à Somasque en 1537. Il était fils d'un sénateur vénitien. Il prit part aux guerres contre les Français et contre les impériaux, fut fait prisonnier à Castel-Nuovo et créé ensuite podestat en récompense de ses services. Dans une famine et une épidémie qui ravagèrent l'Italie (1528), Emiliani montra une charité inépuisable et fonda divers établissements pour les pauvres et les malades. Il créa, à la même époque, pour l'éducation des orphelins, une congrégation de clercs réguliers connus sous le nom de Somasques.

ÉMILIE s. f. (é-mi-lî). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des sénécionées, voisin des cacalies, et comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Inde orientale, l'Afrique australe et les îles voisines.

ÉMILIE, **Æmilia**, nom donné à une province de la Gaule cispadane lors du partage de l'empire, à la mort de Constantin, en 337. Située entre la Ligurie à l'O. et la Flaminie à l'E., elle tirait son nom de la voie Emilienne qui la traversait, et avait pour villes principales Bononia et Placentia.

ÉMILIE, en latin **Æmilia Tertia**, dame romaine qui vivait en 200 av. J.-C. Fille de Paul-Emile l'Ancien, elle épousa Scipion l'Africain et fut mère de Cornélie, la mère des Gracques. Les historiens ont célébré sa foi conjugale, et parlé de son immense fortune et de ses précieux bijoux, qui passèrent au second Africain. On sait que sa fille Cornélie n'avait d'autres joyaux à montrer que ses deux jeunes fils.

ÉMILIEN (saint), martyr, né en Mésie, mort en 362. Arrêté pour avoir mis le feu à un temple païen, il fut condamné par Capitolin, gouverneur de la Mésie, au supplice du feu, et fut brûlé vif sous le règne de Julien, à Durostole. L'Eglise célèbre sa fête le 18 juin. Nous avons parlé, au mot Emile, d'un autre martyr appelé aussi Emilien.

ÉMILIEN, en latin **Æmilianus** (Marcus-Julius-Æmilius), empereur romain, né en Mauritanie vers 206 de notre ère, mort en 254. Il fut proclamé césar par ses soldats dans la Mésie, dont il était gouverneur, du vivant même de l'empereur Gallus. Ayant marché immédiatement sur Rome, il défit l'armée de son compétiteur, qui fut égorgé, ainsi que son fils Volusianus, par ses propres légions. Cependant les meurtriers de Gallus ne voulurent pas reconnaître Emilien et élurent le général Valérien. Quelques mois après, Emilien mourut de mort naturelle, selon les uns, tué par ses soldats, d'après les autres.

ÉMILIEN (Alexandre), en latin **Æmilianus**, usurpateur romain qui vivait au IIIe siècle de notre ère. Il tyrannisait l'Egypte, dont il était gouverneur depuis 259, lorsque, une révolte populaire ayant eu lieu, il se fit proclamer empereur pour gagner les troupes et étouffer la sédition. Mais l'empereur Gallien envoya contre lui Théodote, qui le prit et le fit étrangler dans sa prison vers 268.

ÉMILIEN (Scipion), consul et général romain. V. Scipion Emilien.

ÉMILIENNE (république), nom que porta, dans l'origine, la république transpadane. V. Transpadane.

ÉMILIENNE (sainte), religieuse italienne qui vivait au VIe siècle de notre ère. Elle était sœur de sainte Tharsille et tante du pape saint Grégoire le Grand. Cette sainte femme se consacra à la vie religieuse et se livra aux plus grandes mortifications. Elle est honorée par l'Eglise le 5 janvier.

EMILIO (Paolo), historien italien. V. Emili.

ÉMILION (SAINT-), bourg de France (Gironde, cant., arr. et à 8 kilom. S.-E. de Libourne, sur un coteau, près de la Dordogne; pop. aggl., 1,520 hab.; pop. tot., 3,019 hab. Récolte et commerce du fameux vin qui porte son nom. Le territoire de Saint-Emilion contient 1,050 hectares de vignes, produisant en moyenne 13 à 14 hectol. de vin par hectare dans les clos les plus renommés, et près du double dans les vignes communes.

Le bourg de Saint-Emilion, construit en amphithéâtre sur une colline, est entouré de fossés profondément creusés dans le roc. Derrière ces fossés se dressaient autrefois de formidables tours carrées et des murs crénelés dont il ne subsiste plus que des débris. Six portes donnaient accès dans l'enceinte de Saint-Emilion, qui avait 1,500 mèt. de développement. Toutes ces portes étaient flanquées de larges tours carrées.

Le monument le plus curieux de Saint-Emilion est son église monolithe (monument historique), longue de 32 mèt., large de 14 mèt. et haute de 16 mètres environ. « La voûte, dont le cintre est parabolique, repose, dit M. Joanne, sur huit piliers énormes, grossièrement équarris et plus grossièrement sculptés. Six croisées, pratiquées dans la façade, projettent une lumière insuffisante au fond de ce vaste souterrain, où règne en tout temps une grande humidité. A gauche du portail, en dehors de l'église, une jolie chapelle en rotonde, érigée en l'honneur de la Sainte-Trinité, recouvre l'ermitage de Saint-Emilion. Le portail de l'église date du XIIe siècle. Le tympan représente le *Jugement dernier.* On pénètre dans l'église par une galerie bordée de tombeaux taillés dans le roc. » Le monastère de Saint-Emilion, détruit vers la fin du IXe siècle fut repeuplé en 1080, par l'archevêque de Bordeaux, de chanoines qui construisirent une nouvelle église avec un cloître et une tour carrée que surmonte aujourd'hui une charmante flèche ogivale. L'église abbatiale, agrandie au XIVe siècle, offre un beau portail dont les curieuses sculptures ont été malheureusement mutilées. Au sud de l'église se voient les débris du cloître, débris qui intéressent vivement l'archéologue. Signalons aussi à Saint-Emilion : les ruines d'un château fort construit par Louis VIII; les restes d'un couvent de dominicains; les débris d'un couvent de cordeliers; une curieuse maison du XIIIe siècle, appelée le *palais Cardinal*, et d'immenses grottes creusées dans le roc, les unes habitées, d'autres servant de carrières.

Les premières maisons de Saint-Emilion s'élevèrent autour d'un monastère que saint Emilion fonda au VIIIe siècle. Ce bourg ne tarda pas à devenir une place très-forte. Jean sans Terre lui accorda, en 1133, des franchises communales; plus tard, Louis VIII s'en empara et y fit construire une imposante forteresse dont il subsiste une énorme tour carrée. Pendant les guerres de religion, ce bourg se déclara pour Henri IV, qui le combla de priviléges. La Révolution le ruina en détruisant ses monastères.

Saint-Emilion est admirablement situé au midi. La terre qui le couvre est formée par le *détritus* d'une roche à grain très-fin. Les premières qualités de vin s'obtiennent sur les plateaux de la Madeleine et de Saint-Martin et sur les coteaux inclinant au sud et à l'ouest de la partie méridionale et occidentale des côtes dites *de Saint-Emilion.* V. Bordeaux.

EMILIUS MACER, poëte romain. V. Macer.

EMIN (Féodor-Alexandrovich), littérateur et historien russe, né vers 1735, mort en 1770. Lorsqu'il eut terminé son éducation, il se mit à voyager, passa en Turquie, où on le força à entrer dans le corps des janissaires et à se faire musulman, puis gagna l'Angleterre. Pendant le séjour qu'il fit dans ce pays, il se présenta à l'ambassade russe (1758), où on le rebaptisa selon le rite grec. Trois ans plus tard, il retourna en Russie, devint professeur au corps des cadets de Saint-Pétersbourg, puis entra comme traducteur au ministère des affaires étrangères. C'était un homme instruit, plein d'imagination, et qui écrivait en un excellent style. On lui doit des romans et des ouvrages historiques en russe. Nous citerons : le *Destin de Lisark et de Sarmanda* (Saint-Pétersbourg, 1763); l'*Inconstance de la fortune* ou les *Aventures de Miramond* (1766); le *Sort de Thémistocle* (1763); *Recueil de fables morales* (1764); *Description de l'ancien et du nouvel état de l'empire ottoman* (1764); *Histoire de la Russie jusqu'à Wsewolod III ou jusqu'à* 1213 (1767-1769), son ouvrage capital.

ÉMINCÉ, ÉE (é-main-sé) part. passé du v. Emincer. Très-mince : *Ses lèvres* émincées, *en se pressant, distillent du fiel, et ses yeux noirs lancent des éclairs de colère.* (Cormen.)

— Art. culin. Coupé en tranches très-minces : *Mouton* émincé.

— s. m. Tranche de viande coupée très-mince : *Un* émincé *de gigot, de dinde.* ‖ On disait autrefois émincée s. f.

ÉMINCER v. a. ou tr. (é-main-sé — du préf. *é*, et de *mince;* prend une cédille sous le *c* devant les voyelles *a* et *o* : *Il émînçait, nous émînçons*). Rendre mince; couper en tranches minces : *Il posa sur le feu un petit poêlon rempli de lait, y* émînça *du pain blanc, et confectionna une soupe au lait.* (E. Sue.)

ÉMINCHEZ s. m. (é-main-ché). Eunuque. ‖ Vieux mot.

ÉMINE s. f. (é-mi-ne). Métrol. Ancienne mesure de capacité pour les grains. Syn. de mine. ‖ Mesure de capacité usitée en Suisse, et qui valait, à Lausanne, 1lit,35. ‖ Ancienne mesure de superficie en usage dans le Midi, où elle variait depuis 7 ares jusqu'à 56 ares : *Le petit coin de terre que ma femme m'a apporté en dot a fructifié par mes soins; nous espérions même, si la récolte d'amandes était abondante, la septième année, pouvoir l'agrandir, en achetant les cinq* émines *qui le touchent.* (Ch. Expiliy.)

— Antiq. rom. Syn. d'hémine.

ÉMINE, reine de France. V. Emma.

ÉMINÉE s. f. (é-mi-né — de *émine*). Métrol. Ancienne mesure agraire en usage dans le comtat d'Avignon et dans la Provence, et qui équivalait à environ un huitième d'hectare : *Il ne faut pour chaque* éminée *de terre que cinq livres de graine de garance.* (Althen.)

EMINÉH, en latin *Hæmi extrema*, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, à l'extrémité de la chaîne des Balkans, par 40° 41' de lat. N. et 25° 33' de long. E.

EMINÉH-DAGH, l'*Hæmus* des anciens, nom turc de la partie de la chaîne des Balkans qui s'étend dans la Turquie d'Europe, entre la Roumanie et la Bulgarie, sur une étendue de 365 kilom. V. Balkans.

ÉMINEMMENT adv. (é-mi-na-man — rad. *éminent*). A un degré éminent, au plus haut point, par excellence : *Quiconque est riche est* éminemment *toutes choses, et sans mérite il a tout mérite.* (Boss.) *Les muets manquent de l'expression de la parole et ont* éminemment *celle du geste.* (De Bonald.) *La révolution de Juillet a été* éminemment *morale.* (Dupin.) *On voit bien rarement chez les êtres* éminemment *sensibles un caractère simple, égal et inaltérable.* (Reveillé-Parise). *Les femmes sont* éminemment *propres à la science de la charité.* (Mme Guizot.) *L'homme est un être* éminemment *actif.* (Bautain.) *Une centralisation excessive est* éminemment *contraire à la liberté.* (Mich. Chev.) *L'exploitation de la confiance publique est chose* éminemment *productive.* (Proudh.)

A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet *éminemment* placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
La Fontaine.

— Philos. scolast. Virtuellement : *L'effet est contenu* éminemment *dans la cause.* (Acad.)

ÉMINENCE s. f. (é-mi-nan-se — lat. *eminentia;* de *eminens*, éminent). Lieu élevé, hauteur : *Monter, se placer sur une* éminence. *Etablir une batterie sur une* éminence. *Les montagnes sont les grandes* éminences *de la terre.* (Buff.)

— Par ext. Saillie quelconque : *La couleur plus ou moins foncée des poils du sourcil rend cette* éminence *très-propre à diminuer l'effet d'une lumière trop vive.* (Richerand.)

— Fig. Elévation, grandeur morale, supériorité : *Pour monter à cette* éminence *où la vertu établit son trône, il faut se roidir et bander les nerfs avec une incroyable contention.* (Boss.) *Celui qui est d'une* éminence *au-dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.* (La Bruy.) ‖ Titre que l'on a successivement donné au roi de France, aux évêques, au grand maître de l'ordre de Malte, et qui se donne encore aux cardinaux : *Son* Eminence *le cardinal-archevêque de Besançon. De la grandeur à l'*éminence *il n'y a qu'un pas, et, entre l'*éminence *et la sainteté, il n'y a que la fumée d'un scrutin; toute calotte peut rêver la tiare.* (V. Hugo.) ‖ Personne qui porte ce titre, cardinal :

Il marche gravement, ainsi qu'une *Eminence.*
Lamartine.

— Anat. *Eminence thénar*, Partie saillante de la main située en dedans du pouce, et formée par divers muscles. ‖ *Eminence hypothénar*, Saillie située en dedans de la précédente. ‖ *Eminences mamillaires*, Nom de deux petits tubercules médullaires situés au devant de la protubérance annulaire, entre les bras de la moelle allongée. ‖ *Eminences portes*, Saillies situées l'une devant et l'autre derrière la partie moyenne du foie.

— Antonymes. Bas-fond, creux, dépression, vallée.

ÉMINENT, ENTE adj. (é-mi-nan, an-te — lat. *eminens;* de *eminere*, dominer). Elevé, qui domine, qui fait saillie : *Se placer en un lieu* éminent. *Il a fait bâtir un kiosque au point le plus* éminent *du jardin.*

— Fig. Supérieur, très-élevé par la puissance, la position sociale : *Fonctionnaire* éminent. *Fonctions* éminentes. *On monte à un poste* éminent *et délicat plus aisément qu'on ne s'y conserve.* (La Bruy.) *Les places* éminentes *sont comme les cimes des rochers : les aigles et les reptiles seuls peuvent y atteindre.* (Mme Necker.)

Une vie *éminente* est sujette aux orages.
V. Hugo.

‖ Distingué, excellent, au point de vue moral ou intellectuel : *Littérateur* éminent. *Vertus* éminentes. *Sainteté* éminente. *Le* XVIIe *siècle n'a pas eu d'historiens* éminents. (Montesq.) *Il faut avoir de bien* éminentes *qualités pour se soutenir sans la politesse.* (La Bruy.) *La prudence est une vertu* éminente, *et la première de toutes.* (V. Cousin.) *Les partis ont un merveilleux instinct pour découvrir la faiblesse des hommes* éminents. (Thiers.) *A quelles extrémités une folle passion ne porte-t-elle pas les esprits les plus* éminents! (E. Sue.) *Quel est l'écrivain* éminent *qui a dédaigné la profession de journaliste?* (Peyrat.)

—*Danger, péril éminent*, Danger très-grand.

— Gramm. L'Académie fait une distinction entre *danger éminent*, c'est-à-dire très-grand, et *imminent*, c'est-à-dire voisin, qui menace d'éclater. Elle eût mieux fait peut-être de condamner entièrement l'expression *danger éminent*, car *éminent* emporte avec soi une idée avantageuse qui ne peut convenir au danger.

— Antonymes. Abject, ordinaire, vulgaire, inférieur, infime, médiocre.

ÉMINENTISSIME adj. (é-mi-nan-ti-si-me — lat. *eminentissimus*, superlatif de *eminens*, éminent). Titre que l'on donnait au grand maître de l'ordre de Malte, et que l'on donne encore aux cardinaux : *Dès que l'*éminentissime *cardinal sera arrivé, nous commencerons.* (V. Hugo.)

EMIN-MUKLIR-EFFENDI, administrateur ottoman, né à Smyrne en 1811. Issu d'une vieille famille d'ulémas, il reçut une instruction beaucoup plus complète que celle de ses compatriotes en général. Après avoir passé un an au bureau des traductions au ministère des affaires étrangères, il accompagna le sultan Mahmoud pendant le voyage que ce souverain fit, en 1838, en Roumélie. Il entra ensuite dans la diplomatie et débuta comme secrétaire de l'ambassade de Turquie à Londres. De là il passa, avec le même titre, à l'ambassade de Paris, dont le titulaire était alors un beau-frère du sultan, le général Fethi-Pacha. Revenu à Constantinople, il fut envoyé, en 1841, en Serbie, en qualité de commissaire du gouvernement ottoman, pour y soutenir d'abord le rappel des chefs exilés qui s'étaient réfugiés à Constantinople, et plus tard pour y donner appui au parti constitutionnel qui renversa Michel Obrenowitch. Il reconnut officiellement, en 1842, le triumvirat Vautchith, Petroniwitch et Simitch, qui, après la défaite du prince, se substitua à son gouvernement. Il rentra au bureau des traductions, fut nommé second traducteur du divan, et, en 1846, élevé aux fonctions de grand interprète, en remplacement de Fuad. En 1848, lorsque éclatèrent de graves complications en Moldo-Valachie, il y fut envoyé, comme conseiller adjoint, pour seconder le plénipotentiaire ottoman, et prit une part importante aux arrangements qui furent adoptés. En 1849, la Porte ayant décrété que le territoire du Liban serait soumis au cadastre, décret dont l'exécution était presque impossible à tenter dans un pays en révolte continuelle, ce fut Emin-Muklir qu'on choisit pour cette mission, et c'est là le point de départ des travaux qui l'ont mis en rapport direct avec l'autorité française. Il réussit au delà de tout ce qu'on pouvait espérer dans la mise à exécution du décret. Pour l'en récompenser on le nomma directeur des affaires étrangères.

Mais les autres provinces de la Syrie exigeaient un travail analogue à celui qu'on venait d'accomplir dans le Liban. Emin-Muklir y fut envoyé de nouveau, cette fois pour diriger les opérations cadastrales de la ville et de la province de Beyrout, en vue de la fixation des propriétés et de la répartition de l'impôt. Sa mission, commencée en 1852, s'acheva en 1854, époque à laquelle il fut appelé à siéger dans le conseil suprême et élevé au rang de fonctionnaire de première classe. En 1860 eurent lieu les troubles de Syrie, les massacres des chrétiens du Liban et l'intervention française. A la suite de ces événements, Emin-Muklir fut nommé gouverneur de Damas. Lui seul, en raison de sa connaissance du pays, pouvait occuper ce poste difficile. Il y fit preuve d'une grande autorité, et garantit aux représentants des puissances la sécurité des chrétiens. Son gouvernement a